



par Jim Cohen et André Videau

BREAD AND ROSES**Film anglo-américain****de Ken Loach**

► Le grand cinéaste britannique Ken Loach, est un homme qui tient à ses engagements politiques, notamment du côté des travailleurs, des pauvres, des opprimés de tous les pays. On le sait : dans tous ses films, les plus récents en particulier, il injecte une forte dose de réalité politique, quel que soit le cadre de l'action : l'Angleterre de nos jours, l'Espagne en pleine guerre civile dans les années trente, ou le Nicaragua du temps des sandinistes par exemple. Dans son dernier film, *Bread and Roses*, pas de surprise de ce point de vue : l'intrigue, basée en Californie, met en scène la lutte des classes, en l'occurrence la lutte des travailleurs immigrés (pour la plupart mexicains ou d'Amérique centrale) pour la reconnaissance de leurs droits sociaux élémentaires. Ken Loach a du flair sociologique : on pouvait lui faire confiance pour nous plonger dans un mouvement social d'une actualité brûlante. Car il y a bel et bien, en Californie aujourd'hui, un prolétariat

immigré latino qui se bat, parfois avec l'appui actif de syndicats nord-américains, pour des conditions de travail et des salaires décents. Les ouvriers dépeints dans *Bread and Roses* nettoient des bureaux dans un grand immeuble du quartier d'affaires de Los Angeles. La société de prestation de services qui les encadre ne veut pas entendre parler de syndicats et fait tout pour intimider les employés, qui hésitent beaucoup à prendre le risque de s'organiser, d'autant plus qu'il y a parmi eux de nombreux "illégaux".

La jeune Maya (Pilar Padilla) n'a pas de papiers, mais elle a toute l'audace qu'il faut pour entraîner ses camarades de travail dans l'aventure de la lutte syndicale. Seulement, l'idée ne vient pas d'elle, mais du militant

Sam Shapiro (Adrien Brody), jeune permanent syndical issu, on l'imagine, d'une grande université de la côte est. Sam est considéré comme un irresponsable gauchiste par sa propre organisation syndicale, mais le projet d'organiser ces immigrés réputés "inorganisable" lui tient à cœur, car la justice sociale l'exige. Maya et Sam, ce couple remuant de militants – et d'amoureux ! – finira, avec les autres salariés, par emporter une modeste victoire : une section syndicale sera créée, en dépit des risques de renvoi et de répression policière.

Le monde de Ken Loach est-il totalement manichéen, avec des patrons insensibles d'un côté et des travailleurs solidaires de l'autre ? Pas tout à fait. Par exemple, Rosa, la sœur aînée de



ni plus mal lotis. Disons tout de suite que le résultat est impressionnant, et toutes les craintes balayées. Pour un peu, on sortirait de ce film réconcilié avec le genre humain. En tout cas assez fier de soi, d'avoir adhéré à ce sujet "casse-gueule" qui aurait pu nous dissuader, d'y avoir éprouvé toute une gamme de sentiments forts, loin de tout apitoiement et autres larmes de crocodile, au contraire, souvent secoué des éclats de rire salvateurs que procurent toutes les bonnes comédies humaines. L'autre ingrédient de cette réussite dépend de la distribution, en tous points impeccable, avec des comédiens faisant d'éprouvantes compositions, mêlés à des amateurs. Citons tout d'abord Olivier Gourmet (le Raimu belge remarqué dans *La promesse*, des frères Dardennes), René le myopathe atrabilaire, autant haï qu'il hait les autres tant qu'il n'a pas assouvi ses pulsions dans les bras d'une prostituée (celle de la nationale 7, Nadine Marco-

vici, exerçant dans une roulotte pas spécialement prévue pour accueillir les fauteuils roulants). Il y a aussi Julie, l'éducatrice qui va rompre avec la loi du silence et de l'irresponsabilité (admirable Nadia Kaci), sensibilisée qu'elle est sans doute par ses échecs sentimentaux, et Saïd Taghmaoui, le plus étonnant peut-être dans sa composition de Rabah, handicapé survolté, homosexuel, fan de Johnny et musulman insatisfait puisqu'il veut en grandes pompes se convertir au catholicisme. Telle-ment exceptionnel qu'il en finirait par ravir à René la vedette du film et du foyer, dès lors que celui-ci a définitivement réglé, avec le concours imprévu de Sandrine (Chantal Neuwirth), ses rancœurs de mal-aimé. La présence de Nadia Kaci et de Saïd Taghmaoui (qui ont fait leurs premières apparitions respectivement dans *Bab-el-Oued City* et dans *La haine*) confirme que nombre de jeunes comédiens d'origine maghrébine sont en

train de prendre une place importante dans le cinéma français. Finalement, vous pouvez y aller de bon cœur. *Nationale 7* n'est pas qu'un film sur le bonheur des autres. *

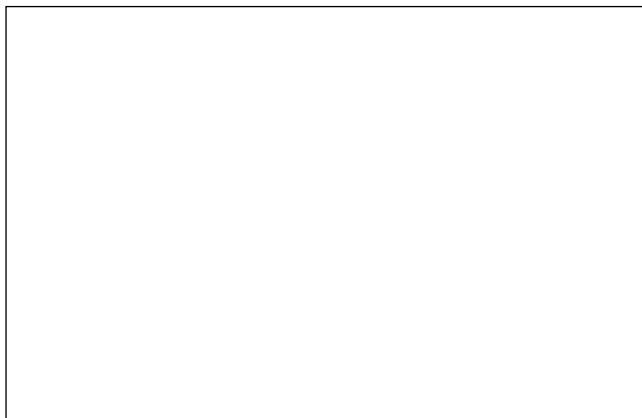
A. V.

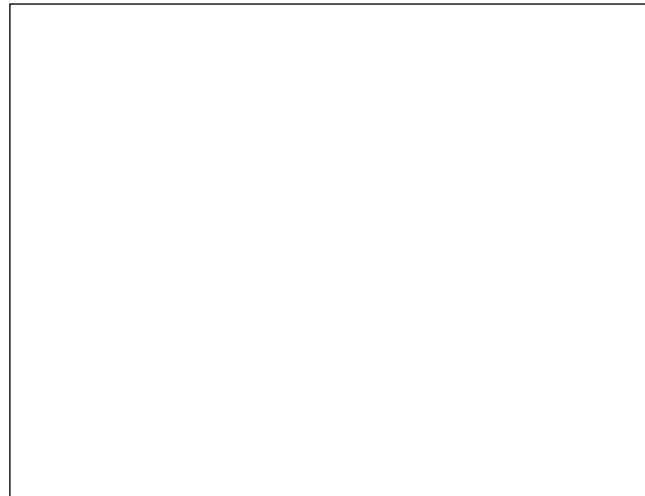
LES PORTES FERMÉES

Film égyptien
d'Atef Hetata

► La vocation majeure du cinéma égyptien fut souvent de se déconnecter des réalités sociales et politiques, particulièrement pénibles, au profit de l'évasion dans un sentimentalisme léger, sur fond de romance avec des vedettes, façon Hollywood revisitée. Les choses changèrent notamment sous l'impulsion de Chahine et de quelques autres. Ainsi s'ouvrit un chemin pour un cinéma revendicatif à travers lequel purent s'exprimer des auteurs attachés tantôt à des destins individuels, tantôt à des problématiques collectives, les deux s'imbriquant le plus souvent. La société égyptienne, qui se trouve aujourd'hui confrontée à des crises cruciales, a plus que toute autre besoin de films réalisés en état d'urgence.

Atef Hetata appartient à cette nouvelle génération. Ancien assistant de Youssef Chahine (*Alexandrie, encore et toujours*), d'Asma El Bakri (*Mendiants et orgueilleux*) et de Yousry Nasrallah (*Mercedes*), il





a réalisé des courts-métrages remarquables, dont *La fiancée du Nil*, primé à Montpellier en 1993 et à la Biennale des cinémas arabes en 1994. *Les portes fermées* sont sa première œuvre personnelle de longue durée.

Avoir quinze ans au Caire au début des années quatre-vingt-dix n'est pas une sinécure. Sur des inégalités sociales criantes et une misère qui n'en peut plus de survivre, se répandent les sirènes du fondamentalisme. Presque proche, la guerre du Golfe met en évidence de façon vociférante, à travers manifestations et contre-manifestations, la fracture entre les prises de position officielles (favorables au Koweït) et l'opinion publique (favorable à l'Irak). Les deux sont en partie manipulées et aboutissent à une schizophrénie quotidienne.

Bien sûr, Mohammed (Ahmed Azmi) aurait pu être un sage écolier, en partie protégé des

tumultes du dehors. Mais sa scolarité subit les aléas du système (enseignement surchargé et rébarbatif, enseignants surtout soucieux d'arrondir leurs fins de mois en dispensant des cours particuliers aux élèves les plus fortunés ou seulement solvables). Son statut de fils unique n'est guère enviable, l'abandon d'un père irresponsable en faisant une sorte de soutien de famille, ce qui, en milieu musulman, est une charge morale plus encore qu'économique.

La tâche est d'autant plus ardue que sa mère (Sawsan Badr, admirable, justement récompensée dans plusieurs festivals) est une femme courageuse qui n'hésite pas à faire des ménages pour assurer son indépendance et subvenir aux frais d'études de son fils. Mohammed va vivre déchiré entre son rôle de mâle rigoriste gardien du foyer et ses propres élans de sensualité, irrépressibles et désordonnés.

S'y ajoutent les tensions entre sa fonction d'écolier rabroué, sans disposition particulière, et l'attrait des vagabondages lucratifs dans les rues.

Bientôt vont planer, sur tant de contradictions, les ombres de la mosquée et de ses zélés propagandistes. Pour son malheur, Mohammed verra encore mourir son copain d'escapade, vendeur à la sauvette, et découvrira que sa mère a pour amant l'instituteur abhorré (Mahmoud Hemeida). Le voilà enfin proie facile, prêt à céder aux "démons du bien". Son réarmement moral doit passer par l'exploitation abusive de son désarroi, l'exacerbation de sa haine, et finalement le recours au meurtre, extrême limite de ce travail de vengeance et de purification.

Avec un grand réalisme dans les détails de la vie au quotidien et parfois même des accents de comédie, ce film réussi est convaincant et efficace. Il démontre le double engrenage qui broie toute une jeunesse : celui d'une minorité privilégiée, consumériste et impudente, et celui d'un clan rétrograde aux appétits dissimulés, l'une excluant brutalement du corps social, l'autre assimilant servilement pour un dangereux sauvetage des âmes. Entente occulte de faux antagonistes pour que fonctionne la terrifiante mécanique. ✱

A. V.

SHOWER

Film chinois de Zhang Yang

► Maître Liu a beau être âgé et fatigué, il continue à tenir son établissement de bains publics traditionnels dans le vieux Pékin aussi impeccablement que le permettent des locaux vétustes. Il faut dire qu'il est habilement secondé dans cette tâche aux multiples fonctions (soins corporels d'une clientèle d'habitues exigeants, relations publiques délicates, maintenance d'installations usagées...) par son fils cadet Er Ming, un colosse handicapé mental mais parfaitement adapté aux besognes répétitives d'un garçon de bains. Sa fonction très casanière n'empêche pas Er

Ming de soigner son physique par un jogging quotidien autour du pâté de maisons, le papa étant le partenaire indispensable de ce dégourdissement. C'est bon pour son moral et pour son cœur – qui justement ne tardera pas à flancher...

Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'heure le hammam tourne à plein régime et c'est le lieu de ralliement de toute la gent masculine du quartier, débarrassée de ses prérogatives de fortune ou de statut social comme de ses vêtements. On vient pour le bain, la douche, les massages et la pose des ventouses, mais aussi pour les plaisirs de la conversation et de la chamaillerie, de l'amitié et de la médisance, et aussi pour siroter des thés, jouer

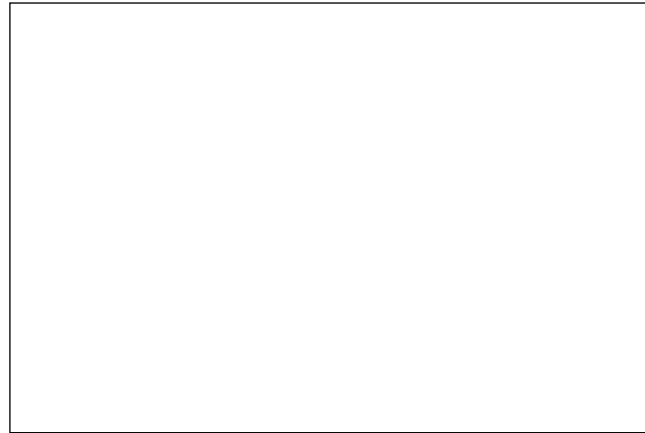
aux cartes et organiser des combats de grillons, corridas miniatures un peu désuètes mais dont les vieux Chinois restent les aficionados. On se préserve ici des ravages de la modernité, et parfois de quelques mégères que l'on devine encombrantes.

Les dangers qui menacent ces lieux et ces temps bénis, le film nous les a offerts en prélude dans une séquence-fiction au réalisme cru de spot publicitaire. Un homme du type "jeune cadre dynamique" se retrouve nu dans une cabine de douche automatique et se voit, en deux temps trois mouvements, savonné, rincé et séché de pied en cap. Pour donner tout son sel à l'anecdote, le rôle épisodique du client est tenu par Zhang



Pub





et son exemplaire conduite – audacieuse et néanmoins fidèle à un islam bien tempéré, toujours à bonne distance sur les terres convoitées mais répréhensibles de l'Occident – sans oublier les exceptionnelles qualités esthétiques et narratives mises au service d'une fable sociale particulièrement émouvante, ont peut-être occulté le pessimisme du propos. Une approche qui est rarement mise en évidence et peu inscrite dans les "leçons" d'avenir juvénilement portées par le cinéma iranien. L'acquisition du savoir pourrait ne pas être la solution miracle qui sortirait les humbles de leur condition misérable. Pire, il n'y aurait peut-être pas un besoin inné de connaissance chez ceux qui en sont privés. Ces instituteurs hommes-sandwichs, propagandistes en calcul et en écriture, ou légions d'anges dispensateurs de bienfaits, ou encore vols de papillons aux ailes noires battant le vide et l'adversité, selon les degrés d'espoir placés dans

la métaphore, appartiendraient à un univers dérisoire, déplacé, déphasé et inutile. Constat seulement sceptique ou terrible remise en cause des illusions ? On s'explique. Imaginez toute une promotion de l'École normale, des garçons d'âge un peu avancé lancés dans la nature aride des montagnes du Kurdistan, aux confins de l'Iran et de l'Irak. Ils ont pour seul viatique une pédagogie minimaliste d'alphabet et de tables de multiplication, et de gigantesques tableaux arrimés à leurs épaules, outils signalétiques de leur fonction itinérante. Ils auront beau se disperser pour donner plus de chance à leur prospection, ils deviennent bientôt plus quémandeurs qu'offrants. Les villages se claquemurent devant les plus obstinés, parents et enfants pareillement rétifs. L'espoir d'un poste stable s'évanouit. Restent ceux qui comme eux se livrent au nomadisme, en apparence plus accessibles, en tout cas moins fermés au dialogue

préliminaire : bergers en transhumance vers d'improbables pâturages, tribus en marche contrariée vers des passages de frontières à haut risque, garantissant plus les sévices que le salut. On n'a finalement que faire du savoir extravagant qui réduit les jeunes gens au stade ultime de la paupérisation, celui d'affamés. Il ne saurait être question de véritable marché, tout au plus de troc contre un sac de noix, un quignon de pain, une femme abandonnée et son fils, seule éventualité d'un public studieux. La vie est implacable, et ses chemins tortueux et semés d'embûches. L'alphabétisation ne mettra pas debout des hommes devenus libres. Les difficultés du parcours et les risques de représailles les contraindront plutôt à ramper et à se confondre avec les troupeaux de moutons. On ne saurait être plus dramatiquement explicite. D'autant que le sacrifice ne leur permettra peut-être pas de sauver leur peau. Il y aura d'autres contrôles militaires, des barbelés, des mines, des gaz toxiques.

Ce deuxième film de la réalisatrice (après *La pomme* en 1998, voir *H&M* n° 1215) témoigne d'une surprenante maturité. Sa vision pathétique de la condition faite aux hommes y est transcendée par un sens raffiné de l'image et par la pointe d'humour tendre qui sauve parfois du désespoir. ✱

A. V.